

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème année, No. 66. — Samedi, 8 aout 1885
Bureaux : 50, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$5.00



PORTRAIT D'UNE JEUNE HOLLANDAISE, PAR J. R. WEHLE

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 8 août 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Poésie : Monrosier. — Episode de la guerre de 1870, par E.-M. de Lyden. — Courrier de la mode. — La Porteuse de Pain (suite). — Nos gravures. — Le choix d'un mari. — Primes du mois de juillet. — Un conseil par semaine. — Récréation de la famille : Anagramme, logogriphe et rébus. — Choses et autres. — Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Portrait d'une jeune Hollandaise. — Portrait du marquis de Lansdowne, gouverneur-général du Canada. — Les modes. — Gravure du feuilleton. — Rébus.

ENTRE-NOUS

Il y a eu grande fête, il y a huit jours, au château du général de Charette, ex-lieutenant colonel des Zouaves Pontificaux, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la fondation du régiment.

Le général avait invité tous ses anciens compagnons d'armes à se réunir ce jour-là autour de lui, et le Canada a envoyé deux délégués pour le représenter dans cette fête sans précédent.

Cet événement, auquel tous les zouaves canadiens n'ont pu prendre part, n'est pas resté inaperçu chez nous, et on l'a célébré avec beaucoup d'entrain.

M. Gustave Drolet, chevalier de la Légion d'honneur et chevalier de l'Ordre de Pie IX, avait invité plusieurs membres de l'Union Allet à venir passer cette journée dans sa magnifique propriété, l'Ile-aux-Cerfs, et c'est là qu'à eu lieu la célébration des noces d'argent du régiment.

Ceux qui connaissent M. Drolet ont déjà su apprécier ses qualités, et savent qu'une fête organisée par lui est toujours un succès.

On vient d'en avoir une nouvelle preuve.

.

Parmi ceux qui ont répondu à l'appel, nous citerons : MM. L.-P. Hébert, président de l'Union Allet ; lieutenant-colonel Hughes ; capitaine Larocque, chevalier de Pie IX ; Vallée, chevalier de Pie IX ; capitaine Chagnon ; G. Panneton ; N. Renaud ; Ed. Hurtubise ; F. Gervais et L. Forget.

En descendant du chemin de fer, à Belœil, les voyageurs furent reçus par M. Drolet, qui les attendait avec le yacht *Albion*.

L'Ile-aux-Cerfs, qui est l'une des plus charmantes résidences d'été que l'on puisse rêver, était bien l'endroit le mieux choisi pour une fête d'amis.

Je ne vous ferai pas le compte-rendu de la journée, vous devez en connaître déjà les détails, mais je désire relever un point qui a son intérêt et pour vous et pour moi.

Quatre santés seulement ont été proposées : Au Régiment, à Léon XIII, à madame Drolet et à M. Drolet, et les discours durèrent en moyenne cinq minutes !

A la bonne heure !

Certes, ce n'étaient pas les sujets qui manquaient pour dire beaucoup de choses, et M. Drolet, qui a, dit-on, écrit l'histoire du Régiment, était à même de faire un bon et solide discours, mais il est lui-même l'ennemi des parleurs, et a jugé que dans cette fête de vétérans il valait mieux se réjouir que parler.

Quelle leçon donnée aux malheureux atteints du microbe oratoire, qui parlent, parlent toujours, parce qu'ils ne savent comment finir leurs longues phrases filandreuses !

Un homme de beaucoup de bon sens a dit que "la langue qui s'agite beaucoup est peu chargée d'idées," et tous les jours on constate la vérité de cette pensée.

Les zouaves, qui sont hommes d'actions, n'aiment pas les rhétoriciens. Ils font l'histoire à coups de fusils, laissant à d'autres le soin de la raconter en longs discours.

.

Le procès de Riel, mené à toute vapeur, vient de finir comme on s'y attendait.

Le pauvre halluciné a été reconnu coupable.

Les noms des six individus qui en sont arrivés à cette conclusion méritent de passer à la postérité.

Cela s'appelle : Henry J. Pamter, Ed. Brooker, Walter Newfield, Ed. Easitt, Pell Dean, Francis Cosgrave.

Ces jurés ont été choisis par le juge Richardson, un juge comme on en voit peu, heureusement, qui se contente de répondre aux objections des avocats de la défense, et ce, sans discuter un seul instant : "C'est votre opinion, sans doute, mais moi je décide le contraire."

Voilà un monsieur dont la place n'est pas en Canada, et qui ferait bien mieux son affaire en Russie où à la cour du roi de Dahomé.

C'est cependant entre les mains de juges de ce genre qu'on remet le sort d'un homme.

Les six ennemis de Riel ont donc décidé que le prisonnier était coupable, et le juge a condamné celui-ci à mort, en ajoutant qu'il serait pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'en suive, à Régina, le dix-huit septembre prochain,

Eh bien ! n'en déplaît au juge et aux jurés :

RIEL NE SERA PAS PENDU.

Et s'il faut faire balancer le corps de quelqu'un au bout d'une corde, ce ne sera pas Riel qu'on y mettra.

Le procès a été irrégulier.

Le choix des jurés n'a pas été fait d'une manière impartiale.

Le juge a outrepassé ses devoirs.

Le verdict est absurde.

La condamnation ne vaut rien.

RIEL NE SERA PAS PENDU.

Le gouvernement a avoué lui-même que des fautes graves avaient été commises par ses représentants.

Le parlement a exprimé son opinion dans le même sens.

La conscience publique se révolte à la pensée d'un assassinat comme celui que la Cour de Régina vient de décider.

Il n'est pas un honnête homme qui admette un seul instant la culpabilité du malheureux que l'on vient de condamner.

RIEL NE SERA PAS PENDU

parce qu'il n'est pas coupable, puisqu'il est fou.

Parce qu'on n'a pas permis au prisonnier de faire entendre des témoins qui auraient prouvé sa folie, et parmi eux le Dr Roddick, médecin en chef des ambulances, pendant la campagne, qui a voyagé plusieurs jours avec Riel.

Parce que, quoiqu'en ait dit le juge Richardson, le gouverneur-général a toujours le privilège d'exercer son droit de grâce.

Parce que les jurés eux-mêmes, malgré leur antipathie pour le prisonnier, n'ont pu se dispenser de le recommander à la clémence de la Cour.

ENFIN, RIEL NE SERA PAS PENDU,

parce que cette exécution suffirait pour provoquer un nouveau soulèvement plus sérieux cette fois peut-être que le premier.

.

A propos de cet étrange procès, il est bon de revenir en arrière et de voir comment les choses se sont passées quand il s'est agi de juger Jackson, le secrétaire de Riel.

Jackson avait déclaré qu'il voulait partager le sort de son chef, et qu'il était tout aussi coupable que lui.

Voilà qui est bien clair, et tout le monde était en droit de s'attendre à voir en ce procès une cause qui définirait le sort de Riel.

C'était mal raisonné et commettre une faute grave que de ne pas se souvenir que Jackson, étant anglais, ne pouvait pas être condamné.

Mais les faits, direz-vous ? les faits ne peuvent pas être niés ?

Ah ! on n'est pas gêné pour si peu à Régina, on les supprime les faits, et on dit que Jackson est fou.

La comédie a duré vingt minutes, pas plus, et Jackson a été remis entre les mains du shérif, qui le gardera en attendant des ordres, mais comme les médecins ont déclaré qu'il pouvait revenir à la raison d'une minute à l'autre, il est probable qu'il a été remis en liberté depuis.

.

Voilà la justice anglaise !

Ce qu'il y a eu de parjures commis en cette cause et dans celle de Riel, est incroyable.

La Conscience ? morte.

L'Honneur ? mort.

La Justice ? violée.

La nation qui a été battue au Soudan par des sauvages nus et sans armes ; la nation qui essuie tous les jours les soufflets que lui donne la Russie ; cette grande nation qui a eu autrefois des jours de gloire et dont la voix a fait autorité à certaines époques dans le monde entier, cette nation en est réduite aujourd'hui à se vanter d'avoir enfoncé des portes ouvertes, au Nord-Ouest, et à demander l'assassinat d'un pauvre fou, pour pouvoir chanter victoire et dire que l'insurrection a été vaincue.

Tout cela sonne faux.

Ce qu'il y a au fond de ce soulèvement, c'est la revendication des droits de tout un peuple, c'est la conscience outragée qui se révolte, et ce ne seront pas les potences qui empêcheront les idées d'avancer ni le bruit des os des squelettes qui se balanceront aux branches qui couvriront la voix du peuple.

La justice, la vraie justice, aura son tour, et gare aux vrais coupables.

.

Beaucoup de gens—les vieilles personnes surtout—expriment souvent l'opinion que les grands dévouements, l'amour vrai, les nobles passions, tout ce qui, à leur dire, était l'apanage du bon vieux temps, élévation de sentiments, grandeur d'âme, etc., que tout cela, dis-je, n'existe plus de nos jours.

Ces bons vieux se souviennent et regrettent. C'est là tout le secret de leur injustice envers notre époque.

Quant à moi, malgré mes déceptions, mes aventures, mes échecs et mes désillusions répétées, je ne crois pas que nos devanciers aient valu mieux que nous, au contraire.

Je viens d'être mis au fait d'un petit roman de la vie réelle, qui prouve que de nos jours un homme sait attendre sa fiancée sans impatience ni murmures, tout comme le fit autrefois Jacob, d'antique mémoire.

.

Il y a de cela cinq ou six ans, c'était à San Francisco, un jeune homme de bonne famille, beau garçon, bien élevé et riche, devint follement épris d'une charmante jeune fille, jolie et modeste.

Cette perfection avait toutefois un défaut : elle était pauvre, savait à peine lire et écrire, et n'était qu'une ouvrière, une blanchisseuse.

Dire qu'elle n'avait pas remarqué l'intérêt qu'elle inspirait au beau cavalier et que son cœur ne battait pas bien fort en le voyant, serait mentir.

Un soir — comment cela est-il arrivé ? — il lui parla..... et la jeune fille s'enfuit en disant : "A demain !"

Le lendemain ils se revirent, mais au moment où l'amoureux commençait ce délicieux babil, qu'on ne connaît qu'une fois dans sa vie, la jeune ouvrière l'interrompt et lui dit que, bien que les propositions qu'il lui faisait fussent des plus honorables, elle se voyait forcée de refuser sa main.

—Ma position, dit-elle, est inférieure à la vôtre, mais maintenant ces différences sociales sont négligées, et ce n'est pas là, je crois, un empêchement majeur. Ce qui est plus important, c'est que, devenue votre égale par le mariage, je ne serai jamais acceptée comme telle dans le monde où vous vivez, et que mon ignorance et mon manque d'éducation me seront toujours reprochés. Voilà pourquoi je ne puis accepter une offre aussi séduisante qu'honorable.

Ce n'était, ma foi, pas mal raisonné du tout, pour une petite ouvrière, et je connais plus d'une *demoiselle*, c'est-à-dire une jeune fille qui joue du piano, incapable d'en faire autant.

.

L'aventure ne finit pas là, Dieu merci !

Quelques jours plus tard, par les soins d'un oncle de notre amoureux, la jeune fille quittait la Californie pour venir à Montréal, où elle entra dans un de nos premiers couvents.

Cinq années durant, elle y demeura, étudiant, travaillant, et voulant à tout prix arriver à être digne de Lui.

Il y a un mois, l'œuvre était terminée, la *crysalide*, confiée autrefois aux sœurs, était devenue *pap*

pillon, et le mariage fut célébré aussitôt après sa sortie du couvent.

Les deux époux sont partis pour San Francisco, où ils sont superbement installés dans une des plus riches villas de la cité de l'or ; mais la jeune femme, que sa fortune n'avait pas grisée, se souvint de ses anciennes compagnes et les invita à dîner chez elle un des jours de la semaine dernière.

Le dîner fut charmant, on parla du passé et chacune des ouvrières s'en revint chez elle, emportant un cadeau de prix et des rêves échevelés.

Voilà le petit roman.

Il contient sa morale comme toutes les aventures de la vie.

Cette enfant de dix-sept ans, qui refusait un fort beau parti parcequ'elle voulait être, en tout, l'égale de son mari, raisonnait juste, et aujourd'hui, au lieu d'être une stupide parvenue, c'est une femme toujours bonne et modeste, mais dont celui dont elle porte le nom est fier à juste titre.

.

Ces exemples sont rares, aussi rares que les jeunes gens qui deviennent amoureux de jolies ouvrières dont ils veulent faire leur femme, au lieu de tenter de les séduire lâchement, aussi rares que les blanchisseuses qui refusent des maris riches, aussi rares que les jeunes filles modestes.

Il y a—six mois si vous voulez—j'assistai à un mariage dans une ville quelconque de notre pays.

Les cloches sonnaient à toute volée, la foule rassemblée sur le perron de l'église, les voitures, etc., avaient attiré mon attention, et, passant de ce côté, j'entrai dans la maison de Dieu pour voir la cérémonie.

Un tapis allait de l'autel jusqu'au bas du perron, le sacristain, en grande tenue, attendait à la porte, deux fauteuils garnis de velours, deux prie-Dieu magnifiques, des fleurs, etc., étaient disposés à l'entrée du chœur, c'était un mariage de première classe.

La mariée parut !

Du satin, des dentelles, des bijoux, que sais-je ! une toilette qui coûtait les yeux de la tête. Des demoiselles d'honneur portant aussi bijoux, dentelles et satin, et d'autres femmes encore, toutes parées comme des chasses !

Mais ce qui jetait une ombre dans le tableau, c'était de voir des figures les plus vulgaires, et la plupart de ces personnes si bien mises avaient l'air d'être les femmes de chambres des toilettes qu'elles portaient.

Je m'informai et j'appris que le mari avait une position des plus ordinaires, et que la mariée appartenait à une famille de très humble condition.

Alors, pourquoi toute cette mascarade et pourquoi ne pas se marier d'une manière convenable et en rapport avec la position sociale que l'on occupe ?

Ah ! pourquoi ? c'est parce que ces braves gens voulaient faire comme on fait parfois dans le grand monde, et qu'ils n'arrivaient qu'à le singer.

.

Le même jour, on célébrait dans la même ville—je ne spécifie pas, d'aucuns se reconnaîtraient peut-être et m'en voudraient à mort, tandis que je veux vivre en bonne intelligence avec tout le monde—dans la même ville, dis-je, mais dans une autre église, on unissait un couple à la même heure.

Deux voitures à la porte et rien à l'intérieur qui décelât un événement extraordinaire.

La toilette de la mariée était des plus simples, et les demoiselles d'honneur avaient été priées de rester chez elles.

Très peu de monde dans l'église, la cérémonie se fit au milieu du plus grand calme.

Dans un banc, deux femmes, les deux mères, priaient avec ferveur et appelaient les bénédictions du ciel sur les jeunes gens agenouillés en avant.

La jeune fille apportait à son mari une dot considérable, et celui-ci, riche de son côté, occupait une très belle position.

Et cependant, tout était simple, modeste et sans décors.

Pourquoi tant de silence ici et tant de bruit là-bas ?

Pourquoi ? parce qu'ici tout était vrai et que là-bas ce n'était que du clinquant.

LÉON LEDIEU.

MON ROSIER

Je l'ai planté, je l'ai vu naître,
Ce beau rosier où les oiseaux
Viennent chanter sous ma fenêtre,
Perchés sur de jeunes rameaux.

Joyeux oiseaux, troupe amoureuse,
Ah ! par pitié ne chantez pas,
L'amant qui me rendait heureuse
Est parti pour d'autres climats.

Pour les trésors de l'ancien monde
Il fuit l'amour, brave la mort,
Hélas ! pourquoi chercher sur l'onde
Le bonheur qu'il trouvait au port.

Vous, passagères hirondelles,
Qui revenez chaque printemps,
Oiseaux voyageurs, mais fidèles,
Ramenez-le moi tous les ans.

ÉPISEDE DE LA GUERRE DE 1870



mi-chemin d'Etampes et de Rambouillet, à l'ouest de Dourdan sur l'Orge, se trouve Ablis, charmant petit village comme on en rencontre par douzaines dans le département de Seine-et-Oise, dont presque toutes les communes sont des oasis de verdure.

En effet, de quelque côté que plonge le regard en quête de sites pittoresques et de points de vue séduisants, ce ne sont que bois touffus, que collines verdoyantes, que côtes plantés de vignes, que cours d'eau aux nappes argentées, que villas entourées de parcs, que longues avenues ombreuses conduisant à des châteaux princiers, que terrasses fleuries.

.

Donc, nous sommes à Ablis.

Depuis près de trois semaines les Prussiens ont investi la capitale de la France, dont ils comptent partir avant un mois.

C'était le 8 octobre 1870. La journée était brumeuse. Les cœurs étaient navrés. Une appréhension terrible avait saisi les âmes. Les angoisses séchaient les paroles dans la gorge et les pleurs dans les yeux.

Le général Von Schmitz était arrivé suivi de troupes nombreuses et accompagné d'un état-major arrogant.

Des francs-tireurs avaient infligé des pertes assez sérieuses aux bataillons du roi Guillaume, et il s'agissait de faire payer à ces braves volontaires l'audace d'avoir défendu la patrie contre les envahisseurs.

Où s'étaient réfugiés les francs-tireurs ?

Le savait-on, ne le savait-on pas ? Ce qu'il y a de certain, c'est que, désespérant d'obtenir des révélations de la part des habitants, le général, pour forcer les bouches de s'ouvrir, avait fait arrêter 22 otages, choisis parmi les notables, en menaçant de les faire fusiller si, dans un délai d'une heure, la retraite des francs-tireurs n'était pas dénoncée.

L'heure se passa, personne n'avait parlé. Le général prussien décida que les otages allaient être dirigés sur Rambouillet immédiatement, et que là, ils seraient exécutés sans miséricorde.

Le sinistre convoi se mit en route. Les victimes étaient placées entre les soldats, qui hâtaient la marche de ces malheureux en leur donnant des coups de crosses de fusil dans le dos.

Les parents des prisonniers se tenaient sur la route pour saluer une dernière fois ceux qui allaient à la mort.

Voilà qu'à un moment donné, et comme la petite colonne allait sortir du village, un des 22 aperçut sa femme en larmes, debout sur le bord du chemin. Aussitôt le malheureux, faisant un effort suprême et n'écoutant que son désespoir, s'échappa des rangs, force la ligne de soldats qui l'enveloppaient et se précipite dans les bras de la pauvre femme.

A peine les deux époux ont-ils échangé quelques baisers, que le général prussien s'élança à son tour, le revolver à la main, et appuyant son arme sur le front du prisonnier, lui fait sauter la cervelle. Le sang et les chairs jaillissent en éclaboussures hideuses et couvrent le visage de l'épouse.

Cette exécution terminée, le général enveloppa

d'un regard menaçant les 21 victimes qu'il avait encore en son pouvoir. Celles-ci restèrent calmes, attendant l'heure, la minute suprême.

Cet acte de sauvagerie, sur lequel le général comptait pour en effrayer les témoins, n'avait produit aucun effet sur ceux dont l'ignoble guerrier espérait faire des traîtres et des délateurs.

Il résolut de tenter un nouvel effort pour avoir raison de ce mutisme patriotique, et décida que les condamnés n'iraient pas à Rambouillet, mais seraient fusillés sur l'heure.

En conséquence, les soldats reçurent l'ordre de commencer immédiatement le massacre. Le maire d'Ablis fut désigné pour être la première victime. Il s'appelait M. Thiroin.

Deux soldats s'emparèrent de lui et l'attachèrent à un arbre. Douze hommes de l'escorte furent choisis pour remplir l'office de bourreaux.

Le peloton se plaça à vingt pas du patient. Un officier subalterne surveille les assesseurs de Von Schmitz et commande le feu. Au moment où les fusils s'abaissaient et où le mot sinistre va être prononcé, une jeune fille, pâle, les traits décomposés par la terreur, mais le regard enflammé, s'élança tout à coup entre les soldats et la victime.

Cette enfant, qui brave ainsi la mort, c'est M^{lle} Thiroin, qui de loin avait suivi son malheureux père.

.

Devant cette action héroïque, les soldats hésitent. L'officier regarde le général pour savoir ce qu'il doit faire. Celui-ci donnera-t-il le dernier ordre ?

Il y eut une demi-minute d'anxiété terrible.

Le père, tremblant pour les jours de sa fille. La fille servant de rempart et de rempart impuissant à son père.

Les yeux de tous les soldats sont tournés vers le général, impassible, presque souriant.

Mais les cuirassiers blancs—c'étaient des cuirassiers blancs—savent trop ce qu'ils doivent à leur général pour oser parler. Ils attendent. Les prisonniers seuls demandent grâce pour leur concitoyen et sa fille.

Enfin, le magnanime général fait un signe : les fusils se relèvent... la fille et le père ont la vie sauve.

.

Oh ! dira-t-on, ce général prussien était moins féroce qu'il voulait le paraître.

Attendez !

Deux heures après, la ville d'Ablis était livrée aux flammes. Cent trente-huit maisons brûlaient. Douze habitants étaient tués à coups de baïonnettes. Une paralytique était enfumée.

Pauvre vieille chrétienne ! On retrouva son cadavre. Elle était morte en égrenant son chapelet,

E.-M. DE LYDEN.

COURRIER DE LA MÔDE

(Voir gravures)

LE MONDE ILLUSTRE, sur la demandes d'un grand nombre de ses lectrices, donne de temps à autre des gravures de modes qui sont reçues avec plaisir.

Nous les choisissons toujours très bien faites, afin que nous puissions nous dispenser d'explications trop détaillées.

Celles que nous donnons aujourd'hui sont très exactes, comme on peut le voir.

Petit col en toile de couleur avec nœud de la même toile.

Col marin blanc avec petits dessins bleu ou grenat.

Petite capote de bébé en mousseline rose ou bleue garnie de satin.

Chapeau pour enfant de trois ans, capote en satin ottoman ; se fait en toutes nuances ; choux et bord de dentelle de la même nuance que le chapeau.

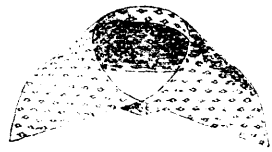
Toilette en mohair-pacha uni, gilet rayé, garnie d'une grosse cordelière de soie.

Chapeau de bébé, garni de satin ottoman, plume blanche, paille très fine.

Très jolie petite capote de toutes nuances garnie de dentelle crème pour l'âge de 5 ans, bord froncé.



LE MARQUIS DE LANSDOWNE, GOUVERNEUR-GÉNÉRAL DU CANADA



COL MARIN.



CAPOTE DE BÉBÉ.



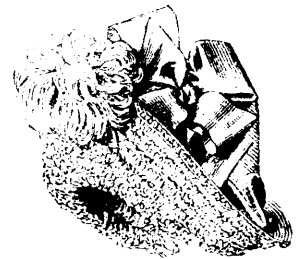
CHAPEAU POUR DÈBE (3 ANS.)



LA MODE.—TOILETTE EN MOHAIR-PACHA (DEVANT ET DOS)



PETIT COL.



CHAPEAU DE BÉBÉ.



CAPOTE DE BÉBÉ.

LA
PORTEUSE DE PAIN

PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)

LXXV

PAUL Harmant écoutait sa fille d'un air impassible et semblait croire qu'elle défiait devant lui un chapelet de généralités, ou, pour mieux dire, de banalités. Au fond, il comprenait à merveille qu'elle venait de faire allusion à l'homme qu'elle aimait, Lucien Labroue. Peut-être cet amour n'était-il pas encore arrivé au point où tout cède devant la passion, mais il existait et son existence lui causait un profond effroi. Oui, si bronzée que fût son âme, l'idée de donner Mary à Lucien Labroue l'épouvantait. Il sentait un froid mortel glacé le sang de ses veines à la pensée de mettre la main de sa fille dans la main de l'homme dont il avait assassiné le père. De son côté, Mary, ne pouvant soupçonner ce qui se passait dans l'âme de Paul Harmant, se disait tout bas :

— J'ai bien fait d'aborder cette question. Je sais maintenant ce que mon père ambitionnerait pour moi, mais avant sa volonté il y a la mienne. Si Lucien Labroue m'aime un jour, je dirai : "Je veux !" et ma volonté s'accomplira.

Un long silence suivit les paroles prononcées à haute voix par la jeune fille. Le père et l'enfant se recueillaient. Paul Harmant rompit ce silence.

— Sortirons-nous aujourd'hui ? demanda-t-il.

— Si tu veux, père, nous irons faire des visites. J'en dois une à madame Williamson, dont la fille est mon amie, et qui demeure rue Bonaparte.

— Parfaitement, et tandis que tu seras auprès de ton amie, je monterai chez Georges Darier que je n'ai pas vu depuis mon retour.

— Le trouveras-tu, aujourd'hui dimanche ?

— C'est plus que probable. Il m'a dit qu'il ne sortait presque jamais le dimanche.

— Eh bien, j'irai le voir avec toi, fit vivement Mary dont le visage s'illumina soudainement à la pensée que Georges parlerait de Lucien.

— Je ne sais si ce sera bien convenable, objecta le millionnaire en souriant.

— Très convenable, répliqua Mary, une jeune fille peut aller partout avec son père.

— Soit, tu m'accompagneras... Georges Darier m'a écrit il y a trois jours, et je n'ai pas encore eu le temps de lui répondre.

— Il te remerciait sans doute d'avoir accepté, sur sa recommandation, son ami, M. Labroue ?

— Oui, mais dans cette occasion, c'est moi qui suis son obligé.

— Comment cela ?

— Georges Darier m'a rendu un véritable service, en me recommandant son ami.

— Tu es très content de monsieur Labroue ?

— Oui, c'est un garçon d'un réel mérite, qui connaît à fond son affaire.

— Et avec cela si bien élevé, si correct, si gentleman, n'est-ce pas ? ajouta vivement Mary. Tu

vois, père, qu'en croyant reconnaître en lui, à première vue, toutes ses qualités, je ne me trompais point.

Paul Harmant, sans répondre, regarda fixement sa fille. Mary devint pourpre, et, pendant une seconde, elle se reprocha d'avoir parlé avec trop de feu, mais elle reprit bien vite son assurance habituelle et se dit :

— Eh bien, après tout, tant mieux s'il se doute que j'aime Lucien. Quand viendra le moment de la lutte, la victoire sera plus facile.

L'ex-contremaître de Jules Labroue donna l'ordre d'atteler.

— Va t'occuper de ta toilette, chère mignonne, fit-il. Je vais m'apprêter.

Et elle monta dans son appartement. Une demie-heure plus tard un coupé à huit ressorts, attelé de deux grands carrossiers anglo-normands, admirablement appareillés, emportait le père et la fille vers la rue Bonaparte. Il était environ deux heures quand ils mirent pied à terre devant la maison du jeune avocat, et, sur l'affirmation du

— Cher M. Harmant, et vous, mademoiselle, soyez les bienvenus ! dit Georges en tendant la main au millionnaire et en s'inclinant devant la jeune fille ; voilà une visite qui me comble de joie.

— Je viens, mon cher avocat, répondre de vive voix à la lettre que vous m'avez adressée il y a quelques jours, répliqua Paul Harmant.

— Au lieu de vous écrire j'aurais dû aller vous remercier moi-même, vous et mademoiselle Mary, du bon accueil que vous avez fait à mon protégé. Je le voulais, mais d'écrasants travaux m'ont empêché d'accomplir un devoir qui était en même temps un plaisir. Excusez-moi, je vous en prie, et permettez-moi de vous présenter l'excellent ami qui fut mon tuteur, Etienne Castel, dont vous connaissez certainement le nom.

— Je connais non seulement le nom de M. Castel, répliqua Mary, mais plusieurs de ses tableaux, et je suis grande admiratrice de son talent.

— Moi aussi, ajouta le faux Paul Harmant, et je suis sûr de ne point m'abuser, car j'ai entendu faire l'éloge de M. Castel par des connaisseurs bien autrement compétents que moi.

Etienne témoigna comme il convenait sa gratitude de ces paroles obligeantes. Mary demanda :

— Exposerez-vous cette année, monsieur ?

— Non, mademoiselle. Depuis deux ou trois ans je n'expose plus et me contente de faire partie du jury d'examen.

Georges reprit :

— Je ne saurais vous dire, monsieur Harmant, combien j'ai été heureux d'apprendre que mon cher ami Lucien Labroue était admis dans votre maison. Croyez à toute ma reconnaissance...

— De la reconnaissance, interrompit Mary, il paraît que c'est nous qui vous en devons. Mon père affirme qu'en lui donnant M. Labroue vous lui avez fait un véritable cadeau.

— En effet, appuya l'industriel, votre protégé est pour moi un collaborateur précieux.

— J'espérais bien qu'il en serait ainsi. Je puis même dire que j'en étais certain d'avance, car je connaissais les grandes et sérieuses qualités de mon ami. Il n'en est pas moins votre obligé et vous regarde comme son bienfaiteur, comme son sauveur, et il a raison ; si vous ne lui aviez point tendu la main, il s'abandonnait au désespoir.

LXXVI

— Au désespoir ? répéta Mary palpitante.

— Oui, mademoiselle, répondit Georges.

— Mais à quel propos ? demanda le faux Paul Harmant.

— A ce propos que Lucien Labroue était arrivé à douter de lui-même et de son avenir. Or, le doute amène le découragement et le découragement conduit au désespoir. Lucien a beaucoup souffert sans l'avoir mérité jamais. Il était temps qu'un peu de bonheur vint cicatriser les blessures faites par un passé douloureux.

Le ci-devant Jacques Garaud se trouva tout à coup singulièrement mis à la gêne par les paroles de l'avocat. Il allait se lever et partir lorsque Mary, pour qui tout ce qui se rapportait à l'homme aimé offrait un prodigieux intérêt, prit la parole.

— Monsieur Lucien est sans famille, n'est-ce pas ? fit-elle.

— Oui, mademoiselle ; un crime l'a rendu orphelin, répliqua Georges.



Les deux amis allumèrent des cigares et gagnèrent le jardin de Luxembourg.—(Voir p. 110 col. 3.)

concierge que son locataire était chez lui, montèrent au second étage. Lucien Labroue avait quitté son ami depuis dix minutes tout au plus. Georges causait de lui avec son ancien tuteur Etienne Castel quand un violent coup de sonnette vint interrompre leur entretien. Presque en même temps la vieille servante Madeleine entra.

— Monsieur, dit-elle, c'est Monsieur Paul Harmant et "sa demoiselle." Je les ai conduits au salon.

— Ah ! par exemple, s'écria Georges, voilà une visite à laquelle je ne m'attendais guère ! aujourd'hui surtout. Mon cher tuteur, ajouta-t-il, en s'adressant à Etienne, je vais vous faire faire connaissance avec un des grands industriels de notre époque, le patron de mon ami Lucien Labroue.

— Je serai fort enchanté de le voir. Tous deux se rendirent au salon.

La jeune fille frissonna de tout son corps.

—Un crime s'écria-t-elle, il ne m'a rien dit de tout cela. Père, est-ce qu'il t'en a parlé ?

—Sans doute, murmura le millionnaire. Mais je n'ai pas cru nécessaire de te répéter cette sombre histoire.

—Pourquoi donc ? Monsieur Lucien est mon protégé aussi, à moi, et je tiens à connaître les épreuves qu'il a subies, pour travailler, ainsi que toi, à les lui faire oublier.

—Voilà une brave enfant, pensa Etienne Castel qui regardait tour à tour le père et la fille.

Mary poursuivit :

—Vous disiez donc, M. Darier, qu'un crime avait rendu M. Lucien orphelin.

—Oui, mademoiselle. C'est un drame effrayant qui l'a privé de son père, car depuis longtemps déjà sa mère était morte.

—Racontez-moi ce drame.

—Je peux le faire en un bien petit nombre de paroles. Jules Labroue, son père, revenait d'un court voyage. En arrivant à Alfortville au milieu de la nuit, en franchissant le seuil de son usine en feu, il fut assassiné.

—Mais c'est épouvantable, cela ! balbutia Mary tremblante. N'est-ce pas, père ?

Le faux Paul Harmant se raidit contre l'émotion qui l'envahissait, et répondit d'une voix qu'il s'efforçait d'affermir.

—Oui... épouvantable.

—Et, reprit Mary, quels étaient l'assassin et l'incendiaire ?

—Une seule personne, s'il faut s'en rapporter à l'arrêt de la justice... une femme...

—Une femme !

—La gardienne de l'usine. Elle a été condamnée, en cour d'assises, à la réclusion perpétuelle.

—Cette femme était un monstre ! fit Mary avec un geste d'horreur.

—A moins qu'elle ne fût une martyre, mademoiselle, répliqua Georges Darier.

—Que voulez-vous dire, monsieur ? Expliquez-vous, je vous en prie !

—D'après certains renseignements fournis à Lucien par la sœur de son père, une digne créature qui l'a élevé, des doutes se sont élevés dans l'esprit de mon ami sur la culpabilité de cette femme.

—Ces doutes, le tribunal ne les avait pas eus ?

—Non, mademoiselle ; toutes les charges accablaient la prévenue.

—Comment, après cela, monsieur Lucien peut-il douter ?

—Les preuves ne lui paraissent point concluantes. Il croit à une de ces erreurs judiciaires trop fréquentes, hélas ! Il espérait obtenir de la condamnée, Jeanne Fortier, des explications qui le mettraient sur la piste du vraie coupable. Malheureusement, à cette heure, il lui est impossible de retrouver cette femme.

Le faux Paul Harmant sentit une sueur froide mouiller la racine de ses cheveux.

—Comment cela ? demanda-t-il presque avec violence. La condamnée doit être en prison.

—Jeanne Fortier, il y a deux mois à peine, s'est évadée de la maison centrale de Clermont où elle était détenue.

—Évadée ! répéta l'ex-contremaître pâle comme un spectre.

—Il est bien probable, d'ailleurs, qu'on ne tardera pas à la reprendre, continua Georges Darier, à moins qu'elle ne meure de misère dans quelque coin, car elle doit être sans ressources. Lucien, ce matin encore, ignorait l'évasion de Jeanne Fortier. C'est moi qui la lui ai apprise en déjeunant, car il m'avait prié de prendre des informations. Il est désolé. Il attendait beaucoup d'un entretien avec cette femme.

—Mais, fit le millionnaire, en supposant que ses pressentiments ne l'abusent point, il ne pourrait rien contre un criminel couvert par la prescription.

—Pardon, monsieur, il pourrait beaucoup. Si l'assassin, grâce à l'argent volé, s'était fait une position honorable, il le châtrait par le scandale. En certains cas, la flétrissure publique équivaut à une condamnation et ne laisse au coupable d'autres ressources que le suicide.

—Ah ! s'écria Mary, ce serait justice ! Puisse Dieu protéger monsieur Lucien dans son entreprise et lui permettre de venger son père !

Paul Harmant se sentait défaillir. Sous les paroles de sa fille, involontairement il courba la tête. Georges Darier reprit :

—Mon ami Lucien avait cinq ans à l'époque du drame d'Alfortville. Quand il atteignit l'âge d'homme il ne possédait que son instruction et les terrains sans grande valeur sur lesquels s'élevait jadis l'usine de Jules Labroue. Le rêve de Lucien est de réunir, à force de travail et d'économie, une somme suffisante pour faire réédifier sur ces terrains une partie des ateliers de son père : il deviendrait alors l'artisan de sa propre fortune.

—C'est là un but qu'on ne saurait trop louer ! s'écria Mary. M. Lucien Labroue a, je crois, beaucoup d'énergie dans le caractère et une force de volonté peu commune. Il mérite de réussir, et tôt ou tard le succès lui viendra ; mais si tu voulais, père, il lui viendrait tout de suite.

—Comment cela ? demanda le faux Paul Harmant.

—Tu me parlais, il y a deux ou trois jours, de la prodigieuse extension de tes travaux. Tu me disais que tu serais obligé bientôt de construire une seconde usine et de ne garder à Courbevoie que les ateliers de construction pour le matériel des chemins de fer.

—C'est vrai.

—Monsieur Lucien Labroue dirigerait à merveille ta nouvelle usine.

—C'est sur lui que je compte pour cela.

—Alors fais de lui ton associé.

Georges Darier et Etienne Castel écoutaient avec un intérêt croissant parler la jeune fille.

—Mais... commença l'ex-contremaître.

—Il n'y a pas de "mais..." interrompit Mary, tu es assez riche pour ne demander aucun apport pécuniaire à monsieur Lucien qui a le talent, la jeunesse et le courage, et qui possède de plus un terrain sur lequel tu pourrais faire rebâtir la fabrique, incendiée autrefois par un misérable. C'est quelque chose, tout cela. Sans compter que notre devoir, à nous qui sommes riches, trop riches, est de donner au fils de M. Labroue le moyen de reconquérir la situation à laquelle sa naissance le destinait.

—Brave cœur ! pensa de nouveau Etienne Castel.

—Voilà une pensée généreuse et qui vous fait honneur, mademoiselle, dit Georges Darier. Mais je comprends que monsieur votre père, avant de prendre une décision, demande à réfléchir.

—Pourquoi réfléchir ? répliqua vivement Mary. Monsieur Lucien Labroue deviendra certainement, par son mérite, un des princes de l'industrie. Donc une association avec toi ne peut être qu'une chose avantageuse à tous les points de vue. Voyons, père, prononce-toi.

Le faux Paul Harmant appela un sourire contraint sur ses lèvres, et répondit :

—Me prononcer en ce moment serait agir à la légère, ce qui n'est point dans mes habitudes. L'idée a besoin d'être étudiée, mais je ne la repousse nullement en principe. M. Lucien Labroue mérite, en effet, sous tous les rapports, qu'on s'intéresse à lui et qu'on le lui prouve. J'y songerai.

En disant ce qui précède, le ci-devant Jacques Garaud s'était levé, forçant ainsi sa fille à en faire autant. Il avait hâte de rompre une conversation qui le mettait à la torture.

—Vous nous quittez si vite, cher monsieur ? demanda Georges.

—Avec regret, mais il le faut. Nous avons à faire plusieurs visites et il est déjà tard.

—Avant de partir, dit Mary, je vais commettre une indiscretion. Je désire organiser dans l'hôtel de mon père une petite galerie de tableaux de maîtres et je sollicite de M. Castel deux choses.

—Lesquelles, mademoiselle ? fit l'artiste en souriant.

—D'abord la faveur d'obtenir de lui une de ses œuvres, et ensuite ses conseils pour le choix des autres toiles qui viendront entourer la sienne.

—Je serai très heureux de me mettre à votre disposition, mademoiselle. Je vous prierai de me faire l'honneur de venir un de ces jours visiter mon atelier avec monsieur votre père. Vous y choisirez un tableau de moi. Quant aux œuvres de mes confrères, je vous guiderai de mon mieux.

—D'avance, je suis reconnaissante... Père, tu me conduiras chez monsieur Castel, n'est-ce pas ?

—Certes, mon enfant, et si monsieur Castel parvient à me rendre connaisseur en matière artistique, il pourra se vanter d'avoir fait un miracle.

—J'essayerai, monsieur, dit Etienne en riant.

LXXVII

Le père et la fille quittèrent la demeure de l'avocat.

—Mon cher tuteur, fit ce dernier en s'adressant à l'artiste, savez-vous ce que je viens de découvrir pendant la visite de monsieur Harmant et de mademoiselle Mary ?

—Quoi ? demanda Etienne.

—Que la charmante fille du millionnaire plaide avec une chaleur plus qu'amicale la cause de mon ami Lucien.

—Je l'ai remarqué comme toi, interrompit le peintre.

—Que l'entrée de Lucien chez Paul Harmant changera beaucoup de choses dans la vie de mademoiselle Mary, car elle l'aime, reprit l'avocat. Est-ce votre avis ?

—Parfaitement.

—Enfin, que Lucien pourra bien l'épouser.

—Je ne le crois pas, répliqua froidement Etienne.

—Pourquoi ?

—Pendant que vous causiez, j'observais le richissime industriel. Il paraissait contraint, embarrassé, prêt à perdre contenance. Par moments, les paroles de sa fille semblaient le mettre à la torture.

—De cela, que concluez-vous ?

—Je conclus que monsieur Harmant a d'autres idées, il ne ressemble guère à mademoiselle Mary, ce bonhomme-là ! Certes, non ! Je doute très fort qu'il ait beaucoup de cœur.

—Il aime sa fille, cependant.

—Sans doute il l'aime, mais à sa façon, et je ne suis pas du tout sûr que ce soit la bonne. Paul Harmant me fait l'effet d'être un égoïste de premier ordre.

—Bref, il n'a pas vos sympathies.

—J'en conviens. Peut-être ai-je tort de formuler un jugement sur lui, ne l'ayant vu qu'une fois ; mais tu sais qu'on n'est pas maître de ses impressions. Je suis l'homme du premier mouvement. Or le premier mouvement a été tout de répulsion, et les impressions sont mauvaises. Paul Harmant peut être un homme intelligent, un mécanicien habile, un industriel hors ligne, il n'est pas, il ne sera jamais un homme franc ! l'avenir te prouvera que j'ai raison. Sur ce, que penserais-tu d'aller faire un tour ?

—Je penserais que j'y suis tout disposé.

Les deux amis prirent leurs chapeaux, allumèrent des cigares et gagnèrent le jardin du Luxembourg.

Paul Harmant et sa fille étaient remontés dans le coupé qui les attendait à la porte de l'avocat. L'un et l'autre gardaient le silence. Mary était un peu confuse en songeant à l'audace des propositions adressées par elle à son père au sujet de Lucien Labroue. L'ex-contremaître se trouvait sous le coup de la surprise et de la terreur que lui avait causées la nouvelle de l'évasion de Jeanne Fortier.

—Jeanne Fortier libre ! se disait-il. Jeanne Fortier pouvant venir à Paris, m'y rencontrer, m'y reconnaître, voilà qui constitue un danger terrible ! ainsi toujours pour moi des angoisses nouvelles ! Après vingt-et-un ans, qui pouvait croire que j'en serais réduit à trembler devant Jeanne Fortier et devant Lucien Labroue ? Si Jeanne me rencontre, pourquoi ne rencontrerait-elle pas le fils de Jules Labroue ? Le hasard nous a bien mis en rapport, lui et moi. C'est le scandale qu'il rêve à défaut d'une autre vengeance, et s'il arrivait à découvrir que Paul Harmant cache Jacques Garaud, l'échafaudage si laborieusement construit s'écroulerait. Je serais perdu, ma fille avec moi !

Tandis que cette pensée traversait l'esprit du misérable, une sueur froide mouilla ses tempes. Il jeta sur Mary un regard craintif. La jeune fille fermait les yeux comme pour s'isoler et se recueillir plus complètement dans ses rêves d'avenir. L'ex-contremaître poursuivit :

—Cette femme sera reprise, je le crois, je l'espère. Mais si elle ne l'était pas assez tôt pour empêcher une catastrophe. Si elle avait le temps de me rencontrer, de me reconnaître, de me trahir ! Il faut aviser.

La voiture, en s'arrêtant, coupa court à ses préoccupations sinistres. Paul Harmant mit pied à terre et donna la main à sa fille pour l'aider à descendre. A la crainte qu'inspiraient à Jacques Garaud la veuve de Pierre Fortier et le fils de Jules Labroue, se joignait une autre terreur, celle de voir arriver d'un moment à l'autre à Paris, son prétendu cousin. Ovide Soliveau, nous le savons, lui avait écrit une lettre finissant par ces mots : " Qui sait si nous ne nous reverrons pas bientôt ? " Ce : " qui sait " annonçait d'une façon terriblement claire l'intention du Dijonnais de se rapprocher de l'homme dont il connaissait le mystérieux passé et qu'il pouvait exploiter à saguise. Qu'était-il donc survenu à New-York pour motiver la lettre écrite par Ovide au faux Paul Harmant ? Nos lecteurs n'ont aucune peine à le deviner.

Resté seul maître de la fabrique et livré à lui-même, Soliveau s'abandonna avec un entrain superbe à sa passion pour le jeu. Or, nous savons déjà que la chance le favorisait rarement, pour ne pas dire jamais. Les sommes considérables laissées en caisse par le gendre de James Mortimer ne tardèrent point à se volatiliser, et Ovide Soliveau dut recourir à des emprunts. Il était, ou plutôt il avait été un habile ouvrier mécanicien, mais il n'entendait rien aux affaires et manquait de l'intelligence nécessaire pour soutenir la vieille renommée de la maison et lutter victorieusement contre les concurrences. La fabrique marcha cependant d'une façon à peu près régulière pendant quelques mois, en vertu de la loi de la vitesse acquise, puis les rouages se ralentirent l'un après l'autre, tout alla mal et un prochain effondrement devint inévitable. Ovide eut assez de bon sens pour le comprendre et voulut se débarrasser à beaux deniers comptants de la fabrique croulante. Des acheteurs se présentèrent ; mais, en présence de la débâcle visible, ils firent des offres dérisoires. Le Dijonnais essaya de tenir bon ; une circonstance facile à prévoir le contraignit à lâcher prise. Il perdit au jeu, en une seule nuit, près de deux cent mille francs sur parole. Le lendemain il fallait payer, et la caisse était vide. Soliveau s'adressa à son banquier qui, déjà fort à découvert refusa toute avance nouvelle. A n'importe quel prix, il fallait sortir de cette position. Ovide accepta les offres qu'il avait refusées trois jours auparavant, toucha quelques fonds, paya ses dettes de jeu, remboursa son banquier et se trouva ne plus posséder qu'une somme de soixante mille francs. C'est à ce moment qu'il écrivit à son pseudo-cousin la lettre connue de nos lecteurs. Lorsqu'il disait que les affaires n'allaient pas, sa ruine était déjà complète et la maison passée en d'autres mains. Ceci, d'ailleurs, ne lui faisait point du tout envisager l'avenir sous des couleurs absolument sombres. Tant qu'il lui reste un enjeu à jeter sur le tapis vert, le joueur ne désespère jamais.

— Avec soixante mille francs je peux me refaire une fortune, pour peu que la " guigne " se décide à me quitter, pensait Ovide.

A ce beau raisonnement il ajoutait :

— Que m'importe d'ailleurs ? Au bout du fossé, pas de culbute ! Quand il n'y en aura plus, il y en aura encore. Je pourrai bien me trouver momentanément à sec, mais la source ne sera point tarie. Je tiens mon " cher cousin " d'une façon si solide, que je le défie bien de se dégager ; sa caisse à lui, est inépuisable, et j'y puiserai à pleines mains quand il le faudra.

Soutenu par cette perspective, Ovide se remit à jouer. Pendant quelques jours, ou plutôt pendant quelques nuits, l'événement parut justifier ses prévisions. Une chance innaccoutumée le favorisait. Ses gains atteignirent bientôt le joli chiffre de cinq cent mille francs. Grisé par ce retour de fortune, il devint audacieux et son audace le perdit. En une seule nuit disparurent non seulement ses bénéfices, mais son petit capital. Au point du jour, en sortant du tripot, il se trouva sur le pavé, sans un sou.

— Le moment est venu, je crois, de partir pour la France, se dit-il.

Sans perdre une heure, il vendit sa montre, quelques bijoux, réalisa la somme nécessaire pour payer son passage en seconde classe, acheta une valise, mit dans cette valise le peu de linge et d'effets qu'il lui restaient, y joignit une bouteille de la liqueur fournie par l'Indien Cuchillino, et grâce

à laquelle il avait fait parler le faux Paul Harmant, puis il s'embarqua sur un steamer transatlantique, en partance pour le Havre. Tout en naviguant, il pensait :

— Je n'avais que des peccadilles sur la conscience, et la prescription me couvre ; donc, je n'ai rien à craindre, et je puis jouer contre mon cher cousin la partie que je suis sûr de gagner, mes mains étant pleines d'atouts. En me voyant, il va faire une drôle de tête ! Saperlipopette, j'en ris d'avance !

Arrivé au Havre, il ne lui restait que juste l'argent nécessaire pour dîner modestement et payer un ticket de troisième classe du Havre à Paris. Le steamer était entré dans les bassins à cinq heures de l'après-midi. Ovide savait par les journaux que le faux Paul Harmant avait repris en France son industrie, et qu'il habitait un bel hôtel du quartier Monceau. Il résolut d'arriver à Paris, de manière à se présenter à cet hôtel dès la première heure. En conséquence, il dina dans une taverne de matelots et prit le train de dix heures

(La suite au prochain numéro.)

NOS GRAVURES

BEAUTÉ HOLLANDAISE.—C'est une beauté hollandaise que le peintre a choisie.

La jolie jeune fille a les joues pleines et roses ; le regard, un peu étonné et rêveur, cherche l'inconnu qui sera un jour son mari.

Plus tard, les formes deviendront plus massives, les traits seront plus forts, et après avoir été un charmant Greuze elle deviendra un robuste Rubens.

LORD LANSDOWNE.—Le gouverneur-général de notre pays, le représentant de Sa Majesté au Canada.

Nous avons déjà publié sa biographie.

C'est de lui que nous attendons le pardon de ce pauvre Riel, à moins que la reine ne se décide à l'accorder elle-même.

CHOIX D'UN MARI

Il va sans dire, d'après ce titre, que c'est à nos gracieuses lectrices—celles qui lisent LE MONDE ILLUSTRÉ le sont toutes—les autres aussi, que je m'adresse. A celles qui me diront que la recette est mauvaise, je répondrai, avec toute la galanterie que la Providence m'a départie, que j'en suis chagrin, mais je ne suis pas coupable, vu que je traduis d'un journal anglais. Voici le bijou en question :

" Si un homme, en entrant dans une maison s'essuie les pieds sur le paillason, soyez sûres que ça fera un bon mari ; si un autre, en soufflant sur la chandelle avec son nez, a le malheur de l'éteindre, gardez-vous en comme des sept plaies d'Egypte : il sera un mari stupide.

" Si un homme, en prenant ses repas, met son mouchoir sur ses genoux, ah ! aimez-le, car vous aurez un mari prudent. Je vous conseille aussi de n'avoir pas confiance en un homme qui refuse, en quelque occasion que ce soit, le dernier morceau qui se trouve dans un plat, mais qui attend le plat suivant, afin d'être mieux servi : ce sera un mari égoïste avec lequel vous ne goûterez pas de bonheur.

" Mes chères petites amies, l'homme qui, pour sortir, le soir, s'enveloppe dans un immense manteau, fera un bon mari... invalide, qui voudra toujours rester à la maison, et dont les petits plats feront le bonheur. Je ne vous le conseille pas. Cependant, si vous en voulez, faites-vous servir. Celui qui se tient près de la bouilloire, pour l'empêcher de renverser, ne manquera pas, lorsqu'il sera marié, de faire la même chose ; c'est une très bonne habitude ; cependant, s'il n'a que cette qualité, n'en usez que modérément pour mari.

" L'homme qui n'aime pas le thé, maltraite les chats, prend du tabac à priser et est sans cesse contre le poêle, est une brute que je vous prie instamment de ne pas épouser, pour quelque considération que ce soit : soit par amour, soit par intérêt, par amour surtout. Mais celui qui aime le thé et

qui n'a aucun des défauts que nous venons de mentionner, sera la perle des maris ; il est digne de la meilleure des épouses et de la moins revêche des belles-mères.

" Si jamais vous avez le bonheur de rencontrer un homme comme cela, mes toutes charmantes lectrices, faites tout votre possible pour l'épouser, avec lui vous goûterez le vrai bonheur."

PRIMES DU MOIS DE JUILLET

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois de JUILLET a eu lieu le 3 août, dans la salle de conférence de la Patrie, devant un grand nombre de personnes.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix, No.	13,287.....	\$50
2e prix, No.	17,173.....	25
3e prix, No.	20,749.....	15
4e prix, No.	11,030.....	10
5e prix, No.	22,522.....	5
6e prix, No.	21,964.....	4
7e prix, No.	7,816.....	3
8e prix, No.	3,514.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

3,856	1,293	14,454	14,591	7,255
1,832	16,870	415	19,039	32
21,514	23,667	6,243	10,346	13,313
13,813	22,597	3,153	13,899	12,560
22,468	14,716	20,573	23,090	291
19,803	9,542	9,995	6,309	21,474
19,037	4,203	3,580	6,927	21,277
8,816	14,976	15,932	6,247	18,854
16,411	7,496	17,431	21,619	9,349
3,065	18,570	10,547	8,536	5,040
1,814	11,260	20,181	17,164	18,732
10,176	12,327	17,697	18,492	15,756
10,146	20,138	3,866	12,120	15,084
19,055	8,165	2,372	15,974	723
9,084	18,301	4,394	22,364	8,904
23,745	13,626	13,274	7,241	18,997
5,229	7,565	23,801	12,848	17,394
5,159				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois de juillet sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue St-Jean, Québec.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Si l'on veut faire cesser une ivresse dangereuse sans faire usage d'ammoniaque, on n'aura qu'à faire vomir le malade en lui faisant avaler de l'eau tiède. Les vomissements, en débarrassant l'estomac d'une grande partie de la boisson alcoolique, ne tardent pas à dissiper complètement l'ivresse.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 105.—ANAGRAMME

Si je cessais d'être limite,
Je deviendrais tout simplement
Mincette tranche de pain frite
Qui fait d'un plat le complément.

No. 106.—LOGOGRIPHE

Sur mes huit pieds je fais fuir d'épouvante
Certain larron surpris dans son méfait ;
Ma queue en moins je l'attire et le tente,
Et s'il me prend il s'en va satisfait.

SOLUTION :

No. 104 —Le mot est : Mer-veile.

ONT DEVINE :

Rébus.—P. Morrier, Ville St-Jean-Baptiste.
Problème.—D.-E. Turgeon et Mlle C. Dion, Montréal.

REBUS.

LE MONDE ILLUSTRÉ
DE MONTREAL



TE

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
L'homme ne s'ennuie pas quand il dort.

CHOSSES ET AUTRES

La population canadienne-française du New-Hampshire est de 31,430 âmes.

Chicago a dépensé \$100,000 en désinfectants pour se préserver du choléra.

Les Sœurs du Bon-Pasteur, de Montréal, sont à construire une institution à Biddeford (Etats-Unis.)

Il a été vendu 20,000 photographies du mari de la princesse Béatrice, à Londres.

Mgr Gravel, le nouvel évêque titulaire du nouveau diocèse de Nicolet, arrivera à Québec le 23 courant.

Le gén. Middleton, qui a fait la campagne du Nord-Ouest, a été promu major-général dans l'armée anglaise.

Une petite fille de quinze mois, nommée Sirois, du village de Bienville (Lévis), s'est noyée dans une cuve remplie d'eau.

Aphorisme.

Un homme d'esprit peut dire des bêtises. Pour lui, c'est un droit. Pour un imbécile, c'est un devoir.

Le gouvernement russe se propose d'imposer une capitation de 100 à 200 roubles, soit environ \$75 à \$150, sur chaque étranger demeurant plus de 20 jours dans l'empire.

L'Allemagne est le pays qui produit le plus de sereins, de 200,000 à 300,000 par année, rien que cela ! Le Hanovre seul entre dans cette somme pour 20 à 30,000, mais dans les montagnes du Harz la quantité produite est encore plus considérable : la petite ville d'Andreasberg seule donne 30 à 40,000 mâles, et plus de 400 familles s'y occupent de cet élevage.

Lorsque M. Buchanan a été inauguré président des Etats-Unis, en 1856, il y avait 31 Etats ; aujourd'hui, il y en a 38. Buchanan était président de 23,000,000 d'habitants, Cleveland est le premier magistrat de 50,000,000. Sous Buchanan, le nombre des représentants était de 228 ; aujourd'hui, le nombre est de 325. Le vote populaire en 1856 était de 3,000,000 ; aujourd'hui, il est de 10,000,000, y compris le vote des nègres. En 1856, les recettes du gouvernement étaient de \$74,000,000 ; en 1884, elles ont atteint \$350,000,000. Les dépenses étaient, en 1856, moins l'intérêt de \$66,000,000, et en 1884, de \$244,000,000.

—Réflexion grammatico-philosophique :
—Tous les astres, comme les planètes, devraient être du féminin.
—Pourquoi ?
—Parce qu'on ne peut savoir leur âge....

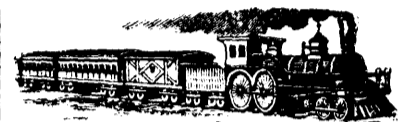
L'espèce humaine, en général si peu sensible, est toujours ingénieuse pour affecter la douleur.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

FRAUDE

Afin de mettre le public en garde contre les personnes peu scrupuleuses qui se permettent de vendre de l'eau minérale de différentes sources, pour celle de St-Léon, qui possède des qualités que les autres eaux minérales n'ont pas, nous publions ci-dessous la liste des dépôts à Montréal où le public sera certain de se procurer la véritable et célèbre eau minérale de Saint-Léon :
M. Baridon, 838, rue Ste-Catherine ; Jos. Bellevue, 45, Place Jacques-Cartier ; M. F. Larlo, rue Notre-Dame, coin de la rue Saint-Jean-Baptiste ; J. J. Folin, 370, rue Craig ; N. Quintal et Fils, 113, rue des Commissaires ; Fraser Viger & Cie, 221, rue Saint-Jacques ; Alph. Jolicoeur, 2023, Sanguinet ; Daoust & Frère, 552, Ste Catherine ; Isaie Pigeon, rue St-Jacques, coin de la rue Sainte-Marguerite ; M. J. Hébert, 551, Mignonne ; M. Payette, 482, Ontario ; E. Christin, 400, Ontario ; M. Lemieux, 768, Ontario ; M. Gascon, 286, Beauvry ; E. Brouillet, 112, Champlain ; U. Laporte, 536, Mignonne ; D. C. Brosseau, 140, Notre-Dame ; M. Riendeau, rue St-Gabriel ; Albion Hotel, rue McGill ; St-Lawrence Hall ; J. N. Grenier, 566, Mignonne ; M. Leblanc, 235, Craig.

E. MASSICOTTE & FRERE, seuls agents pour Montréal. 217, rue St Elizabeth. (Téléphone No 810 A) Nouvelle approvisionnement reçu tous les jours, en bouteilles, en cruches et en quarts.



Chemin de Fer Intercolonial

ARRANGEMENTS D'ÉTÉ

A partir de 1er JUIN 1885, les trains express de voyageurs circuleront tous les jours. Dimanches exceptés, comme suit :

Partant de la Pointe-Lévis.....	8.00 A. M.
Partant de Lévis.....	8.15
Arrivant à la Rivière-du-Loup.....	11.50 P. M.
à Trois-Pistoles.....	12.55 "
à Rimouski.....	2.30 "
à Petit Métis.....	3.28 "
à Campbellton.....	7.00 "
à Dalhousie Junction.....	7.40 "
à Bathurst.....	9.28 "
à Newcastle.....	10.57 "
à Moncton.....	1.40 A. M.
à St-Jean.....	5.30 "
à Halifax.....	9.15 "

Les trains du chemin de fer du Grand-Tronc partant de Montréal à 10.15 P. M. connectent avec les trains à la Pointe-Lévis. Les Trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Le char Pullman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à St-Jean.

Tous les trains marchent sur l'heure du temps conventionnel de l'Est. On peut obtenir des billets de passage par chemins de fer ou bateaux à vapeur pour tous les points en bas du fleuve et les Provinces Maritimes.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passage, le taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON, Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est. No 136 1/2 rue St-Jacques (en face du St Lawrence Hall), Montréal. D. POTTINGER, Surintendant-en-chef. MONCTON, N.-B., juin 1885.

C'EST L'EAU MINERALE DE SAINT-LEON,

PRIMES MENSUELLES

DU

MONDE ILLUSTRÉ

1re Prime	-	-	\$50
2me	"	-	25
3me	"	-	15
4me	"	-	10
5me	"	-	5
6me	"	-	4
7me	"	-	3
8me	"	-	2
86 Primes, a \$1	-	-	86

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

UN REMEDE INFALLIBLE POUR TOUTES LES MALADIES,

E. MASSICOTTE & FRERE, SEULS AGENTS A MONTREAL.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

N. GOYETTE, BOUCHER. MARCHE D'HOCHELAGA, Etiaux 1 et 3

L'administration du MONDE ILLUSTRÉ est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront conserver la série.

NEWSPAPER ADVERTISING A book of 100 pages. The best book for an advertiser to consult, be he experienced or otherwise. It contains lists of newspapers and estimates of the cost of advertising. The advertiser who wants to spend one dollar, finds in it the information he requires, while for him who will invest one hundred thousand dollars in advertising, a scheme is indicated which will meet his every requirement, or can be made to do so by slight changes easily arrived at by correspondence. 149 editions have been issued. Sent, post-paid, to any address for 10 cents. Write to GEO. F. ROWELL & CO., NEWSPAPER ADVERTISING BUREAU, (108 Spruce St. Printing House Sq.), New York.

DR. J. LEROUX, 2445, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

FLAVIEN J. GRANGER, PAPETIER. 13, COTE ST-LAMBERT, Montréal.

Fournitures de bureau, Livres blancs, Impressions, Reliures, Papiers d'emballage. Importation sur commande, de livres publiés en Europe. Articles de Paris.

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30 Saint-Gabriel, Montréal.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie GEBHARDT-BERTHIAUME, No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires, Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS : Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités. Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

DR. H. E. DESROSIERS, 70, RUE ST DENIS, MONTREAL

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau: rue St-Gabriel, No. 30, Montréal.